

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONNEUR ET PATRIE ?

PRIX

DU JOURNAL,

DE L'ABONNEMENT

Perez Castellanos 162.

Le PATRIOTE paraît trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on adressera les lettres et avis à M. JH. REYNAUD propriétaire gérant.

2 PATACONS par mois.

## MONTEVIDEO.

22 DECEMBRE 1849.

Que ne peut-on rêver toujours.

« Quel que c'était beau !..... que c'était grand !..... que c'était magnifique !..... Quel immense monde de peuple de toutes les nations !..... là, tout comme à une foire universelle tous les produits de toutes les parties du monde..... là, toutes les langues entendues et comprises, tous les costumes adoptés, toutes les religions admises et tous les modes de gouvernement reconnus !.....

« La République Orientale, la plus jeune fille du Nouveau Monde, était belle de sa jeunesse, son teint pâle par sa jeunesse, son œil noir, mais plus vif qu'abaissé, ses traits athlétiques, son sourire triste et gracieux, sa main et hâlé se tendait vers ce concours immense, et elle disait : Peuples j'ai bien souffert !..... J'étais seule au monde, que ceux qui devaient me nourrir, me protéger, le flanc ; à peine pouvais-je me soutenir, que mon œil brillant encore voyait au loin ; mais bien loin, femme de ma force ; c'était pour moi l'espérance : elle venait du nord-ouest, son vêtement était simple et de couleurs ; je voyais autour d'elle des hommes, des femmes, des enfants, des outils, des machines, des objets de luxe ; enfin tout l'apanage d'une divinité venant du monde. J'allais comme une insensée ivre de me précipiter dans les bras qu'elle me tendait, quand tout à coup, je vis d'un côté un Léopard et de l'autre un Tigre !..... Le Léopard me retint, et le Tigre me mordit cruellement, mon sang coula, j'allais toujours en m'affaiblissant, je croyais succomber ; mais ô grand Dieu ! cette femme si forte, cette que je prenais pour l'espérance, c'était ma sœur !..... c'était la République Française, elle qui avait mêlé son sang au mien ; ses douleurs à mes douleurs, de qui les enfants sont nôtres ; c'était elle qui revenait !..... Elle revenait avec son cortège, je l'accueillais avec les transports qu'entraîne l'agonie, sa main pesante me releva et sa grande voix me dit : Ma sœur, es-tu jeune, tu es forte ; mais tu es bien malade, les souffrances que tu as reçues ont ébranlé ta vigoureuse charpente ; mais sois tranquille elle est encore solide, appuie-toi sur moi et ne crains rien ; vois mon entourage ? il est pacifique, garde-le, il te vaudra plus que des soldats ; car ces soldats-là, vois-tu, ils savent tout manier, la bêche, le marteau, le mousquet : emploie leurs bras au deux premiers et deviendras riche, et sois sûre qu'ils sauront prendre le dernier, dans le cas où un nouveau tigre aurait convoité

ta conquête... Adieu, je te laisse et vais où de nouvelles douleurs m'appellent.....

Et comme par enchantement, je vis arriver de tous les points de la terre des hommes de toutes les couleurs : chacun apportait à l'immense marché, ses bras, ses produits ou son intelligence. Et la République Orientale grandissant, grandissant, étendait toujours sa main protectrice sur ce peuple immense qui, les yeux fixés vers elle, la virent monter aux cieux pour prendre la place que lui gardait sa bonne sœur.

On dit dans le Comercio del Plata :

« Une personne venue du camp ennemi dit ce qui suit : — « Q'Orbe avait envoyé arrêter le commandant Gil, de la Colonia ; qu'en conséquence celui-ci se souleva avec les forces qui étaient sous ses ordres, et qu'il se dirigea sur Mercedes, où il entra, après une petite escarmouche dans laquelle la garnison perdit quelques hommes ; qu'une partie de cette garnison s'embarqua, et qu'elle fut rencontrée se dirigeant vers Buenos Ayres, par un navire venant du Salto, qui est arrivé hier au Buco. Qu'on pensait encore qu'au Cerrito on avait encore quelque chose de plus grave, attendu le grand mouvement qu'on remarquait au quartier-général, l'envoi dans toutes les directions de courriers et de détachements, et l'état d'excitation dans lequel se trouvait Orbe lui-même. »

« Voilà ce qu'on nous a dit qu'assure une personne digne de foi.

« En outre, nous dirons, touchant les bruits qui ont circulé ces jours derniers, sur les opérations du brave colonel Centurion, que ce qu'il y a de certain jusqu'à présent pour nous, c'est qu'en effet cet officier est entré à la tête d'une force respectable sur le territoire oriental, venant de la province de Rio Grande. »

## Europe.

### FRANCE.

LA LETTRE DE LOUIS NAPOLEON.

REVUE DES JOURNAUX.

(Suite.)

— On lit dans l'Opinion Publique.

L'Union blâme l'imprudence des hommes d'Etat de l'Elysée :

« La France chrétienne et fille aînée de l'Eglise, dit cette feuille, devait donc rendre à Dieu ce qui appartient

à Dieu, à la Papauté son indépendance, à la catholique Europe sa garantie essentielle, dans le rétablissement nécessaire du pouvoir temporel à Rome. — Elle l'a fait.

« Mais est-ce tout ? En prenant l'épée pour sauver l'indépendance de Rome, les hommes d'Etat de l'Elysée n'avaient-ils pas aussi à se poser nettement leur programme à eux-mêmes, à le poser à l'Europe dans des termes précis, à pressentir, comme on dit en langage diplomatique, les dispositions du Saint-Père sur le dénouement politique de la question romaine ?

Nous ne voulons rien préjuger, rien conjecturer trop légèrement. En attendant toutefois que ce grave épisode nous soit connu dans ses divers détails, il nous semble permis de croire que le cabinet français n'a pas, dès l'origine, obéi aux prescriptions d'une sage et bonne politique.

« Les causes du conflit ou du dissentiment existant aujourd'hui entre les négociateurs paraissent en effet se rattacher à l'absence de toute entente préalable entre la France et l'Autriche. A qui persuadera-t-on que la solution romaine offrirait aujourd'hui de sérieuses difficultés, si on avait songé tout d'abord, non pas à la régler dans ses détails, mais à en asseoir les bases, à en poser les principes ; si, avant d'agir par les armes, on avait prudemment agi par la diplomatie ?

« Les politiques de l'Elysée ont manqué, selon toute apparence, de la plus simple des prévisions ; selon toute apparence, ils ont tiré l'épée dans un but honorable et généreux sans doute, dans une intention qui sera leur éternel honneur ; mais ils l'ont tirée sans songer à regarder devant eux, sans se demander ni sur quel terrain, ni vis-à-vis de quels négociateurs ils poseraient plus tard leur tente victorieuse.

« Et pourtant on assure que ces politiques sont en courroux, et pourtant leurs plaintes éclatent dans les colonnes de leurs journaux, et le président de la République publie au Moniteur une lettre au moins imprudente (nous ne voulons point nous montrer sévères dans les termes), une lettre où la cour de Rome et les cardinaux négociateurs sont l'objet des critiques et des attaques les moins équivoques !

« Est-ce bien conséquent, croyez-vous ; est-ce là ce qu'on peut nommer une sage et prévoyante politique ? Quoi ! vous n'avez pas prévu que la guerre achevée vous laisserait encore d'épineuses et hautes questions à résoudre ! — Et vous vous plaignez ! »

Cette appréciation de l'Union est à la fois pleine de justesse et de mesure.

Nous terminerons par le passage suivant de l'Univers :

— Eh bien ! mon bon ami va nous apporter de ses nouvelles ! reprit Youssef en le poussant de toutes ses forces.

L'eunuque fit une culbute et tomba la tête la première. Le courant rapide en cet endroit, s'empara de son corps, qui tournoya un moment sur la surface et fut bientôt après entraîné dans l'abîme ; et le silence, un instant interrompu, régna de nouveau.

— Ah !..... fit la belle Gulache, en respirant longuement, — c'est la troisième personne qui périt ce soir !.....

— Il fallait bien faire quelque chose aussi, — répartit Youssef avec un sourire malin.

IV.

ENCORE KANN-DILLY.

Si le marin de Cos, dans la mer ténébreuse,  
Voit un grand tourbillon, dont le centre se creuse  
Qu'aux passagers muets il dise : c'était là.

Nous nous sommes demandé pourquoi le joli village de Kann-Dilly, se nommait-il Kann-Dilly (langue de sang) ?.....

C'est facile à comprendre !

AALI.

(Semaine.)

Feuilleton du Patriote.—23 DECEMBRE 1849.

## UNE JALOUSIE DE SULTANE.

(SUITE ET FIN.)

La danse devait avoir lieu sur une terrasse avancée vers la mer. Tout y respirait le bonheur et l'ivresse ; cette terrasse était toute parée de verdure et de fleurs ; l'eau limpide montait et descendait rapidement sur des jets d'eau de marbre blanc ; des cascadelettes en argent en or répandaient les plus suaves parfums et les ciels de quelques arbrisseaux se balançaient voluptueusement sous les rayons argentés de la lune qui se levait tout doucement du côté de l'Orient.

Le sultan se promenait lentement sur cette terrasse..... Qu'y faisait-il ? il attendait la jeune danseuse ! Sa Hautesse l'empereur des empereurs Mohamed IV attendait une danseuse.....

Enfin elle parut : Adilé parut ! le sultan s'assit sur son riche divan, la musique se fit entendre et la danse commença. Quelle danse ! à voir cette femme si gracieuse, aux longs cheveux noirs flottant sur les épaules, aux bras blancs et arrondis, souvent croisés sur une poitrine palpitante, aux longues paupières soyeuses baissées vers le sol, à la taille svelte et dégagée, pencher voluptueusement, et toujours suivant la musique sans jamais toucher la terre, on la prendrait par une sylphide, un ange, un être féerique.

Il ne restait plus à Adilé qu'une figure à exécuter, elle demanda le secours d'un danseur ; c'est alors que

se présenta un eunuque danseur, qui jusqu'alors s'était tenu caché derrière un arbrisseau : Adilé frissonna en touchant sa main, mais elle continua cependant à danser et à danser mieux que jamais..... Le sultan, enchanté, se leva et se mit à marcher vers elle. L'eunuque le fit rancier comme pour fuir le sultan ; le pied de la danseuse glissa et elle tomba dans la mer !..... On cria : au secours ! Un bostandji parut et se jeta dans l'eau, mais c'était trop tard, trop tard !..... le malheureux Ali — car c'était lui — ne reparut plus, ni seul ni avec Adilé.....

A minuit, la lune, toujours brillante, toujours mélancolique, descendait déjà à l'occident. Un silence morne régnait dans le kiosk impérial. Adieux ces lumières si gaies ; adieu cette belle musique ; adieu ces fleurs et ces festons sans nombre..... On aurait dit que toute cette fête n'avait été qu'une apparition magnifique et trompeuse des djns de l'Arabie, des ces djns qui vinrent si souvent tenter, par l'appât des jouissances mondaines, l'homme vertueux, l'homme d'Allah au fond de sa retraite passible.

Cependant trois personnes se trouvaient sur la terrasse du kiosk, où venait de se passer un si terrible drame.

— Ecoute, dit le kirlar-aghâ Youssef, — écoute mon svelte danseur, est-ce de ce coin-ci que tu l'as précipité si adroitement.

— Oui, dit l'eunuque en riant, — c'est de ce coin-ci justement.



« Depuis le 10 décembre, et même depuis le 25 février 1848, M. Louis Bonaparte, donnant à ses antécédents le plus glorieux démenti, n'avait pas commis une faute politique. Sa conduite excitait l'étonnement du monde et justifiait sa fortune. Un grand acte surtout lui était dû : l'expédition de Rome, poursuivie avec persévérance, avec audace, et couronnée de succès, le plaçait à la tête des plus énergiques et des plus intelligents défenseurs de l'ordre social. En renversant, malgré le nombre de leurs complices, les malfaiteurs qui avaient pu se flatter d'abolir la papauté par un coup de main et par un coup de poignard, en restaurant le pape, M. Bonaparte maintenait la clé de voûte de l'édifice européen et s'ouvrait à lui-même un immense avenir de gloire. Cet avenir, il le ferme aujourd'hui. Que ceux qui ont été tentés de croire aux destinées de M. Louis Bonaparte, et qui en ont attendu quelque chose pour la France et pour la société, fassent comme nous : qu'ils renoncent à ce rêve ! Voici la lettre étrange et déplorable que nous trouvons ce matin dans le *Moniteur*. Elle est datée de l'Elysée, mais elle semble avoir été écrite à Strasbourg ou à Boulogne. Le président l'adresse à M. le colonel Edgar Ney, son aide de camp en mission à Rome.

« Ce qu'il y a dans la lettre du Président, c'est un changement complet de politique ; c'est un retour aux projets de la Constituante, contre lesquels M. Bonaparte lui-même a si noblement protesté dans la fameuse lettre au général Oudinot ; c'est un premier mais définitif gage donné par l' élu du 10 décembre à l'esprit révolutionnaire ; c'est enfin une déclaration de guerre au pouvoir temporel du Souverain Pontife.

« Je résume ainsi le pouvoir temporel du pape, dit M. Louis Bonaparte : *Amnistie générale, sécularisation de l'administration, code Napoléon et gouvernement libéral.* L'empereur de Russie, écrivant au gouverneur d'une de ses provinces, emploierait à peine un pareil style et s'efforcerait de mieux conserver les apparences de la raison ; ce n'est pas sur ce ton, certainement, qu'il dictera ses conditions à l'Autriche, et que l'Autriche elle-même a dicté les siennes au Piémont vaincu. Mais laissons de côté la forme. Hélas ! le fond suffit ! M. Louis Bonaparte n'est sans doute aperçu que, de la façon dont il résume le pouvoir temporel, il n'en reste plus rien. Que compte-t-il faire si le pape n'accepte pas son résumé, c'est-à-dire, ne peut pas se résigner à n'être plus qu'un préfet à la tête d'une colonie italienne de la République française ? Notre armée ira-t-elle chercher Pie IX à Gaète, pour le contraindre, malgré sa volonté, et qui plus est, malgré sa conscience, à ce rôle auquel M. Bonaparte estime qu'il doit désormais se borner ?

« Nous ne savons quel est le plan de M. Louis Bonaparte. Il nous est impossible de deviner comment il espère ou contraindre le pape à recevoir les absurdes conditions qu'il lui pose, ou garder Rome, ou restaurer Mazzini. Quelle que soit la promptitude de ses décisions, il n'a certainement pas négligé de considérer qu'il y a en Italie d'autres armées que la nôtre. Pense-t-il avoir raison de

ces armées par les moyens qu'employait son oncle ? Nous ne croyons pas que ceux qui l'applaudissent aujourd'hui d'avoir jeté l'outrage et le défi au Saint-Père, l'engagent tous à essayer jusque-là l'imitation. Le *National* en serait d'avis peut-être ; mais le *Constitutionnel*, mais le *Journal des Débats*, mais le grand parti de l'ordre, est-ce qu'ils veulent la guerre ? Battre cent mille hommes, c'était un jeu pour l'oncle ; ce serait beaucoup d'ouvrage pour le neveu.

« Néanmoins, nous vivons dans un temps où il ne faut s'étonner d'aucune folie. Il ne serait pas surprenant que la lettre du président obtint l'approbation de la presse et de la majorité conservatrice. Déjà le *Journal des Débats* l'enregistre avec une joie visible, la même joie qu'il éprouvait lors des premières tentatives des radicaux suisses contre les catholiques. Il n'a compris que deux ans plus tard la portée de l'entreprise. Quand il a vu le succès, alors il a eu peur. Sur la question de Rome, il n'y a presque nulle différence entre cet organe de la bourgeoisie voltairienne et les journaux démagogiques les plus avancés. Il trouve, comme eux, que la papauté est de trop dans le monde. Avec quel empressement, depuis la chute de la République romaine, il multiplie contre le gouvernement pontifical les calomnieux commérages de la presse révolutionnaire et protestante ! Quelle place d'honneur occupent dans ses colonnes les articles du *Times* sur la monstruosité du pouvoir clérical et l'horreur qu'en ont les populations italiennes ! Avec quel soin il s'abstient de citer les appels répétés adressés par le Souverain Pontife à la conscience de l'Europe ! Voilà l'esprit de la bourgeoisie. Les catastrophes de ces derniers temps n'y ont rien changé. Elle hait l'Eglise, elle veut la détruire. Ignorante lorsqu'elle n'est point passionnée, si elle évite de répéter les clameurs révolutionnaires, elle dit : A quoi bon le Pape ? et elle a été humiliée d'avoir soutenu sa cause.

« Cet esprit, M. le président le caresse aujourd'hui, et s'il cherchait une voie pour gagner la faveur des démagogues sans perdre immédiatement celle des conservateurs, il n'en pouvait choisir de plus adroite et de plus sûre. Mais la pente est rapide et mène loin. Le « grand parti de l'ordre » voudra-t-il et pourra-t-il empêcher M. le président de la parcourir jusqu'au bout ? Nous le saurons bientôt. Les événements vont vite, ils sont prompts comme la foudre.

« Nous voyons, nous ne pouvons pas dire sans terreur, mais cependant sans alarmes sur le résultat définitif, l'orage s'amonceler et le ciel devenir plus noir. Depuis longtemps nous n'avons plus d'espérances à perdre, et nous sommes habitués à voir s'évanouir les rêves que l'esprit de l'homme ne peut se déshabiller de forger dans ces courts intervalles où la tempête semble reprendre des forces pour gronder plus haut. Il nous a toujours semblé bien étonnant que cet Augustule, enveloppé par le hasard dans son berceau d'un lambeau de pourpre, pût remplir l'attente de la société. C'était une raison contre lui qu'elle espérait en lui. Il va lui manquer tout à l'heure. La justice de Dieu aura son cours et l'œuvre de Dieu ne périra point. Longue vie à Pie IX, prince et pasteur des âmes ! Dieu le ramènera par la main dans Rome, pour la

confusion de la force brutale et de la sagesse impuissante. Rome ou dans l'exil, à lui nos respects, notre amour, notre vie ! »

(Continuer.)

— O —

A propos du chassé-croisé d'explications, de rétractations, de retractions et de récriminations que nous avons depuis quelque temps, sous forme de notes communiquées, les journaux officiels, semi officiels et pseudo officiels, le *Journal des Débats* dit spirituellement :

« Décidément, il n'y a rien de tel que de s'expliquer pour ne pas s'entendre. Pour notre part, sans vouloir décider en ce moment s'il valait mieux écrire ou ne pas écrire la lettre, nous croyons qu'une fois écrite, il est difficile qu'elle ne devint pas publique, et qu'une fois publique, il eût été mieux, pour tout le monde, d'en dire son parti.

« En résumé, ce qui résulte des Notes et contre-Notes, échangées de part et d'autre, c'est que l'existence de la lettre du président était connue de tous les ministres, que tous n'en désiraient pas la publication. C'est un point que la rectification du *Moniteur* paraît avoir établi. Espèce de satisfaction donnée au ministre de l'Instruction publique, pour une communication qui, à ce qu'on nous en apprend, n'émanait d'aucun de ses collègues.

« Nous ne pouvons qu'approuver complètement ce qui tend à maintenir l'union dans le cabinet ; mais nous croyons que tout le monde fera bien de profiter de l'occasion pour introduire un peu plus d'ordre et de clarté dans le système des Notes communiquées.

« Les ministres feraient bien mieux de s'expliquer entre eux que de prendre le public pour confident ; car le public n'est pas d'être discret ni indulgent. »

(Journal du Havre)

#### LE PARTI LEGITIMISTE.

La réaction légitimiste, qui marche aujourd'hui à couvert, ne forme jusqu'à présent que des vœux très modestes. Elle se borne à demander au libre consentement de la nation un gouvernement qui vienne réconcilier le droit imprescriptible de l'ancienne monarchie avec les libertés modernes, et qui puisse fermer au moyen de cette alliance solennelle le gouffre encore dévorant des révolutions de la France est depuis si longtemps fatiguée, épuisée, épouvantée.

Pour arriver à cette déduction finale, il n'a fallu que des plus ardents partisans de ce système de fusion universelle que de biens médiocres efforts de logique et d'invention.

Que répètent-ils aujourd'hui, en effet, et que seront-ils condamnés à nous redire demain ?

« La République ! la France n'en veut plus.

« L'Empire ! le pays le repousse comme une impossibilité ou le rêve de la surexcitation de quelques esprits malades.

« Le rappel de la branche cadette ! mais cette légitimité ne vient-elle pas d'être trop facilement révoquée pour que le peuple éprouve la fantaisie de la reconnaître ?

Ah ! venez, etc.

Ce tableau vous représente,  
Après le grand tremblement,  
Le roi de dix huit cent trente  
Dans son déménagement.

Ce poltron,  
En mitron,  
C'est monsieur Guizot,  
Bien froissé  
Et vexé  
D'être sur le Pô.

TROISIEME TABLEAU.

(Parlé.) Ceci vous représente la République approuvée par huisier à l'inventeur de la Brioche, breveté pour la confection des boulettes royales, sans garantie du peuple. Il est ici représenté au moment où il est loin du palais, comme un vieillard en sort. Il est déguisé en pâtissier millionnaire, et crie dans une voiture : Pour trois sous, j'veux m'en aller. Remarquez comment chacun applaudit à ce tout petit discours qui, pour la première fois, se trouve être en faveur du peuple français. Tableau général ! Le vent de la liberté souffle sur tous les papiers du monde et en fait tomber tous les fruits. Le poir de Guizot qui, voyant que le ciel n'est pas benoît, grette d'avoir oublié son parapluie au château. Engorgement du pouvoir qui dégringole dans le troisième tableau, à la satisfaction générale ! Tire la ficelle, ma femme.

Ah ! venez, etc.

ALEXIS DALES.

#### LES ROYAUX SALTIMBANQUES

OU

#### LE DIORAMA DU PEUPLE

EXPLIQUE PAR LE CITOYEN BILBOQUET.

BILBOQUET.

Air du *Marchand d'images*.

Ah ! venez, venez, venez, c'est vraiment magnifique,  
Admirez ma lanterne magique ;  
Elle est fantastique,

Satirique  
Et politique,  
Venez tous  
Voir cela pour deux sous.

Petits et grands qu'on s'approche,  
Il faudrait assurément  
N'avoir pas d'argent en poche  
Pour s'en priver un moment.

Ecoutez,  
Regardez

Le premier tableau :  
C'est juppiter, remarquez  
Monsieur Philippe !...

PREMIER TABLEAU.

(Parlé.) Ceci vous représente le château des *Floueries*, ainsi nommé à cause de son dernier locataire qui en prit possession le 20. Le grand cheval blanc.

yez à gauche.... c'est Louis Philippe.... qui, orné d'une cocarde aussi large que sa conscience.... distribue des poignées de main en chantant la *Marseillaise* sur l'air *V t-en voir s'ils viennent, Jean*. Tire la ficelle, ma femme.

Ceci vous représente le susdit roi pô pulaire sous le habit de Robert Macaire ; il est accompagné de son fidèle Bertrand Guizot, très bien imité ! Ils sont représentés au moment où, après avoir escamoté la Charte et les millions du royaume, ils partent en Angleterre exécuter un tour de force. Tire la ficelle, ma femme.

Ah ! venez, etc.

Remarquer les barricades  
Du Vingt-quatre février ;  
Du roi des chers camarades  
C'est le jugement dernier !  
Voyez-vous—Comme tous :

Les municipaux  
Sont foulés.—Bousculés  
Avec leurs chevaux.

DEUXIEME TABLEAU.

(Parlé.) Ceci vous représente le roi dégommé atteint d'un violent mal de cœur, à la suite du banquet de la Réforme. Il est ici représenté au moment où il s'écrie : O grand saint Mercure ! patrons des voleurs, accordez-moi la grâce de ne pas être obligé de tout rendre ! Paroles remarquables et dignes d'un gourmand de son espèce ; à gauche, remarquez un municipal qui, pour soulager sa majesté déchue, lui fait boire de l' tisane avec une fourchette.



cor une expérience qui lui a déjà tant coûté et si mal réussi !

« Que reste-t-il donc à espérer, à vouloir, à introduire sur ce sol soulevé par de si grosses tempêtes et devenu fatal à l'érection de tant de gouvernements désormais frappés d'impuissance ou de mort ?

« Il reste le seul principe qui puisse garantir à la nation l'ordre, la stabilité, le bonheur qui lui manque, la gloire dont elle fut toujours avide :

« La légitimité de quatorze siècles d'honneur, de prospérité et de liberté publiques !

« Tel est le raisonnement dans toute sa naïveté, et le conclusion dans toute sa rigueur syllogistique. »

A voir la netteté de langage avec laquelle toutes ces choses sont dites et répandues sous le plus ombrageux et le plus tyrannique des régimes, on s'imaginerait qu'il n'y a plus guère qu'à joncher de fleurs le chemin fait au dernier héritier de nos anciens rois pour le conduire processionnellement au sacre de Reims, où l'attend peut-être déjà la consécration pontificale du pape délivré par les armes de la République. La réaction a si vite marché depuis quelque temps, et notre nation tourne si brusquement au vent brûlant de toutes les révolutions inattendues, qu'il ne serait peut-être pas impossible de laire accepter au pays, hier encore le plus antipathique aux réintégrations monarchiques, le principe, le pis aller qu'il a si constamment combattu depuis soixante années.

Mais à côté de ce doute, une considération nous tient. Le parti, qui maintenant préconise avec si peu de réserve la légitimité comme la seule ancre de salut à laquelle la société en péril puisse se rattacher avec amour et foi, est celui-là même qui jusqu'ici n'a vécu que d'illusions, et qui, en se heurtant sans cesse à la réalité des faits, n'a jamais calculé qu'avec ses incorrigibles passions pour or, rir, de déception en déception, à la négation la plus complète de tout ce qui fit autrefois sa grandeur, sa sécurité et presque son impunité.

Et par quelles concessions voudrait-il acheter la vaine satisfaction de faire triompher le principe étioilé, démembré, de la légitimité ? Henri V, rappelé de l'exil pour se laisser élever sur un trône ombragé du drapeau de nos révolutions, entouré du suffrage universel, de la liberté de la presse et des symboles les plus vivaces de toutes nos conquêtes démocratiques ; mais ne serait-ce pas la même dans toute la splendeur d'une sorte de dégradation, l'abaissement de tout ce qui a fait, jusqu'ici, la force du principe légitimiste et l'essence du pieux respect qu'inspirait un parti déchu, mais un parti resté fidèle à son culte et à ses antiques souvenirs ? L'empire, sans l'empereur ne serait-il pas, s'il était permis de concevoir une telle aberration, quelque chose de plus acceptable encore que la monarchie absolue, que la royauté du droit divin, trônant démocratiquement sous les plis du drapeau tricolore ?

Non, pour continuer à rester un parti inerte, mais honoré, un mythe politique, sans puissance effective, mais une idéalité noble, élevée et digne de l'admiration de l'histoire, demeurez tout entier ce que vous fûtes si longtemps, pour l'honneur et l'édification de votre cause. Gardez vos surtout de passer de la contemplation mystique de vos doctrines à l'incessante expérimentation des faits, de ces faits qui vous ont toujours trompés et qui vous tromperont peut-être plus cruellement encore, car si nous tenions assez peu aux idées d'ordre et de conciliation civique, pour désirer, ce qu'à Dieu ne plaise, le triomphe de notre cause aux dépens de tous les partis qui peuvent encore la compromettre, nous n'aurions qu'à former des vœux pour que l'imprudence de vos actes répondît à l'effervescence de vos espérances, et c'est alors le ciel nous en préserve toujours, que vous verriez, à l'aspect de votre drapeau, ou au premier pas de votre glorieux sol du pays, quelles sympathies réelles, quel enthousiasme sincère vous inspirez à ce peuple, à ces masses qui semblent sommeiller, qui ne se réveillent jamais, plus intraitables que lorsqu'on a cru imprudemment à leur tranquillité apparente et à l'oubli profond de leurs instincts.

(Idem.)

## NOUVELLES DIVERSES.

Une grande quantité de pièces fausses de un franc, à l'effigie de la République, circulent depuis quelques jours dans Paris. Ces pièces d'une imitation parfaite, portent le millésime de 1849.

La police est sur les traces des faux-monnayeurs, qu'on suppose exercer leur coupable industrie dans les environs de la Villette.

On va faire au polygone de Vincennes l'essai d'un nouveau canon qui lance des projectiles conique. La sûreté du tir par cette méthode est, dit-on, extraordinaire.

On lit dans le *Salut Public* : « La ligne du chemin de fer depuis Dijon à Blaisy, sur un parcours de 30 kilomètres à peu près, réunit tous les genres de difficultés et de travaux. La description complète et détaillée en serait pleine d'intérêt. Nous signalerons le viaduc de Neuvan, près de Plombières, travail remarquable et par le nombre et par l'élévation des arcades, et surtout par des accidents de terrain tout à fait imprévus. Ainsi, l'une des fouilles exécutées pour asseoir sur le solide les fondations des énormes piles, a révélé le fait d'une brusque interruption dans la roche primitive, et l'existence d'un bas fond comblé par du terrain meuble, dont la sonde n'a pu constater au juste la profondeur.

« A quelques mètres, on a rencontré une source que l'on croyait être celle qui sort près de là, et dont on espérait pouvoir facilement se rendre maître. Un premier travail d'épuisement eut de faibles résultats. Le nombre des pompes fut doublé, et l'eau augmentait avec la profondeur du trou. Enfin, on accumula sur le bord de la fouille des engins hydrauliques de toutes formes et de tous calibres ; l'un, entre autres, avait un balancier mu par trente deux hommes : cent soixante ouvriers, élevant jusqu'à sept mètres cubes d'eau par minute (juste ce qu'il faut pour alimenter le canal), manœuvraient jour et nuit pendant des semaines. Mais le niveau ne baissa que de quelques mètres seulement.

« A la grande surprise de MM. les ingénieurs eux-mêmes, il sort, parmi les flots de cette source, quantité de petits poissons d'espèces différentes. On se perd en conjectures sur l'origine et le cours d'une masse d'eau si considérable, et dont rien jusqu'alors n'avait fait supposer la présence.

« Continuer la fouille était impossible, et il a fallu recourir au pilotis. Des arbres entiers disparaissaient sous les coups d'une masse de 500 kilog. qui les enfonce dans le gouffre. »

On écrit d'Edimbourg, le 4 septembre : « M. le docteur Adams faisait depuis quelque temps des expériences sur le chloroforme ; il en augmentait progressivement les doses, afin de s'assurer du degré où il pourrait les porter sans danger pour les malades qui devaient subir des opérations graves pendant leur sommeil. Un jour, il a porté trop loin son essai ; à peine le dangereux appareil avait touché ses lèvres qu'il est tombé mort comme s'il eût été frappé de la foudre. Tous les efforts de ses confrères, pour le rappeler à la vie, ont été superflus. »

L'affaire des Bouches du Calero, concédées à ce qu'il paraît à la Russie par l'Autriche, pour prix de l'intervention de Hongrie, préoccupe beaucoup le Divan et les diplomates étrangers à Constantinople ; mais ce qui le préoccupe encore plus, c'est un autre projet également attribué à l'Autriche et à la Russie. On s' imagine dans le Divan, et à l'ambassade anglaise, que la Russie va être mise en possession de la Galicie, et qu'en compensation, l'Autriche se créera un nouveau royaume au sud de la Hongrie, composé des provinces d'Albanie, de Bosnie et de Serbie, qu'un soulèvement depuis longtemps fomenté par les intrigues austro-russes enlèverait d'un peu à la Porte.

Ce projet existe-t-il réellement ? le doute est encore permis, mais la diplomatie et le Divan croient à son existence. On explique au moyen de cette intrigue le récent soulèvement de la Bosnie, où la Russie aurait envoyé 15,000 fusils.

On écrit de Genève, 24 septembre, au *Courrier de Lyon* :

« Tous vos socialistes sont en émoi, ici ; un duel vient d'avoir lieu entre M. Boichot et un officier supérieur du Royal Isabelle (Espagne).

« Voici le fait :

« Dans le trajet de Nyon à Lausanne, sur le bateau à vapeur, M. Boichot parlait d'une manière très irrespectueuse de LL. MM. la reine Isabelle et de doña Maria de Portugal. Le comte D. Josepha de Mores, colonel du Royal-Isabelle, donna le plus éclatant démenti à toutes ces calomnies de vos démagogues. M. Boichot ajouta : « J'es-père qu'un jour les Espagnols se prosterneront devant » Lola Montes, en la choisissant pour reine ! » C'est alors que M. le comte a demandé raison de toutes ces infamies.

« Un rendez-vous fut pris pour le soir, à six heures, sur les bords du lac, dans le petit bois de Gréni.

« M. le comte était accompagné d'un ami, officier de dragons, et d'un colonel mecklembourgeois.

« M. Boichot était suivi par M. Félix Pyat et M. Perrin, docteur de Montluel.

« On se battit à vingt pas ; le premier coup n'a atteint personne ; on a rechargé les armes. M. Boichot tira le premier, la balle déchira l'épaule droite du comte et fit une profonde blessure au cou ; au même instant il fit feu, M. Boichot a reçu dans le flanc gauche une balle qui a frappé sur une côte ; il paraît que la blessure est excessivement grave, car on a été obligé d'aller chercher une voiture et un matelas pour le ramener à Lausanne. On est convenu de dire ici qu'il s'est blessé en se promenant dans les montagnes »

(Journal du Havre.)

## ROBO.

La noche del día 21, á las 11, han sido robadas varias piezas de ropa de uso, 6 cucharas y 1 cucharon de plata con las iniciales E. C.; el que diese noticia de su paradero, en la calle de los Treinta y Tres, n.º 123, sera generosamente gratificado.

Montevideo, Diciembre 21 1849.

A V I S.

## On demande.

Une maison spacieuse, ayant citerne et lieux, située dans uno des rues voisines du Môle principal.

S'adresser au bureau du « Patriote. »

## Teatro Nacional.

COMPANIA RAVEL.

DIRIGIDA POR CARLOS WINTHER

EL MARTES 25 DICIEMBRE.

PASCUA DE NATIVIDAD.

PRIMERA PARTE.

GRANDES DANZAS EN LA CUERDA.

Por el Sr. Winther (único en su género), Le Jeune Américain y Le Petit-Amour.

SEGUNDA PARTE.

LA VARSOVIANA.

Paso de carácter bailado por las señoritas Julia y Flora Lehmann. Intermedio 15 minutos.

TERCERA PARTE.

ROBERT MACAIRE

Y BERTRAND.

Baile cómico en un acto, en el cual el Sr. Winther ejecutará el rol de Bertrand.

Robert Macaire y Bertrand, dos ladrones, Antonio Lehmann y Carlos Winther.—Monsieur Dumont, Luis Ferrin.—Monsieur Beamport, propietario, Mlle C. Lehmann.—Blanco, gendarme, Gustave Deloney.—Mlle Rose, hija de M. Dumont, Mme A. Winther.—Crichtette, Mlle Julia Lehmann.—Fanchette, Mlle Flora.—Paisanos, música, &c. &c.

CUARTA PARTE.

MONSIEUR ESCOT Y MADAME ANGOT.

Ejecutado por el joven Americano y Le Petit Amour.— Intermedio 15 minutos.

QUINTA PARTE.

Los Aventadores.

Gran pantomima, llena de juegos, transformaciones y danzas, en la cual el Sr. C. Winther desempeñara el papel de Stolkie.

Mr. Ola, propietario, Antonio Lehmann.—Stolkie, su criado, C. Winther.—Tom Thomb, L. Ferrin.—John Noddy, criado, G. Deloney.—Luisa, hija del Sr. Ola, Mme A. Winther.—Juan, joven paisano, Carolina Lehmann.—Amor, Flora.—Paisanos, comparsas.

Los papeles se venden en la calle de Buenos Ayres, N.º 106

A las 8½.



## TEATRO.

GRAN FUNCION EXTRAORDINARIA.  
COMPANIA RAVEL.

DIRIJIDA POR CARLOS WINTHER.

A BENEFICIO DEL  
HOSPITAL DE CARIDAD PUBLICA.  
El Domingo 23 Diciembre.

La Compañia Ravel llena de agradecimiento á la proteccion que le ha dispensado el público de esta capital, quiere manifestarlo al dedicar espontaneamente la siguiente funcion, y contribuir de este modo al alivio de los desgraciados á quienes está destinado su producto.

PRIMERA PARTE.

## GRANDE DANZA DE CUERDA.

Por el Sr. Winther (único en su género), Le Jeune Américain y Le Petit-Amour, que ejecutará en seguida el *Jaleo de Jerrey*, que agradará muchísimo.

SEGUNDA PARTE.

## BAILE DE COCO.

## PASO DEL MORO.

Por el joven Americano, las señoritas Julia y Flora Lehmann y Le Petit-Amour. Por la primera vez en Montevideo.

TERCERA PARTE.

## EL HOMBRE VIVO Y MUERTO

## LOS INFORTUNIOS DE UN CRIADO.

REPRESENTADOS POR PRIMERA VEZ.

Gran pantomima mágica en la cual el Sr. Winther hará el papel de Pierrot.

Etiquino, A. Lehmann.—Pierrot, su criado, C. Winther.—Arlequin, amante de Amalia, Ferin.—Molinero, Etienne.—Amalia, Mme Winther.—Mágico, Deloney.

CUARTA PARTE.

## UN BOLERO.

Paso de caracter bailado por las señoritas Flora y Julia Lehmann. Intermedio 15 minutos.

QUINTA PARTE.

## LOS INCENDIARIOS.

Gran cuadro con introduccion, ejecutado por la primera vez en Montevideo, por toda la Compañia Ravel. Sera iluminado con fuego blanco y rojo.

Mr. Fautour, Deloney.—Juan, su criado, Winther.—Mr. Tiran, Lehmann.—Bruno, méndigo, Ferin.—Bombero 1º, Etienne.—2º, Gustave.—Mme. Fautour, Mme. Winther.—Le Petit-Amour hijo de Mr. Fautour.—Bomberos, comparsas.

A LAS 8½.

La Sociedad de Caridad Pública al recibir este tributo de filantropía de la Compañia Ravel, cuenta ser favorecida con la concurrencia del público á tan noble fin.

La Sociedad repartirá con invitaciones los balcones y palcos, las lunetas se venderán en la boletería.

## Notificacion.

Que hago por la prensa, como me está mandado a don Manuel Fernandez Limo como albacea de don Juan Uet en pleito con don Benito Dominguez.—Montevideo, Diciembre 18 de 1849.—De las tasaciones de la casa, vista al ejecutante.—Ramos.—Montevideo, Diciembre 20 de 1849.—Castillo,

## Avis.

Un jeune homme, sortant d'une des principales écoles de France, s'offre pour travailler de sa partie, sachant, l'ajustage, tourner le fer, le cuivre, le bronze, et la fonte, sachant bien le dessin. Les personnes qui voudront l'employer devront s'adresser au bureau du "Patriote Français".

Montevideo le 15 décembre 1849.

## AVISO.

Prevengo al publico, que habiendo sido declarado por sentencia pronunciada por el Superior Tribunal de Justicia, en el litis que sostengo con su esposa Da. Carolina Lame, gefe de la sociedad conyugal y por lo tanto de los negocios que en ausencia y á mi nombre administraba en esta capital, nadie trate ni contrae con ella, sin espreso primero mio, sino quiere esponerse á celebrar contratos malos y á cargar con las consecuencias.

J. Lame

## AVIS.

M. Derozeaux chirurgien et dentiste, membre titulaire de la Société Nationale d'Emulation du département de la Vienne, a l'honneur de prévenir le public, qu'il se charge de nettoyer la bouche, et de toutes les operations concernant la dentition; il cauterise les dents d'après le procede nouveau de MM. Desirabode et Fattet.

Il se charge également de toutes les operations relatives á l'histoire naturelle; empailler et mettre en peau, ou classer tous les objets qu'on voudra bien confier á ses soins.

On trouvera aussi chez lui, l'Elixir Odonalgique et le Baume de Comping, contre les hemorrhoides, crachement de sang, chlorose, affections cancéreuses, crevasses ausein et fleurs blanches, etc, etc.

S'adresser tous les jours de 8 heures du matin á 4 heures du soir, rue de Buenos Ayres, n° 212.

## REFUTACION

A LAS

## CALUMNIOSAS IMPUTACIONES

DE LA

" PRESSE " Y DU " COURRIER DU HAVRE "

Hechas á la benemérita poblacion francesa

## EN EL PLATA

por

JOSE LUIS BUSTAMANTE.

Con este titulo, se ha publicado un folleto en 4º de 26 páginas, por la imprenta URUGUAYANA; Se vende en la Libreria Nueva, calle del 25 de Mayo Nros. 230 y 232, al infimo precio de 6 vintenes con el solo objeto de costear al impresion.

## AVIS DIVERS.

## A Vender.

á très bon compte.

Les articles suivants, récemment arrivés de France.

Miel blanc de Narbonne, orge perlé premier blanc, Chloroforme, iodure de Potassium, iode Cyanure de Potassium, Arsenic en poudre, Sous-carbonate de soude pour les savonniers et les pharmaciens, Blanc d'Espagne pour les peintres, Bandages pour cadets et enfants, Pessaires, Canules á injections en Caoutchouc, Biberons montés en pis de vache, Suspensoire, etc. etc.

S'adresser, rue de la Convencion, n° 145 et 147, au detour de la pharmacie du Lion D'or.

## montrichar.

RUE DU JUNCAL, N° 46.

Arrange les vieux chapeaux qu'il met á neuf, blanchit les chapeaux de paille en toute perfection.

L'ancien tir de pistolet rue de la Brecha est ouvert tous les jours, on y donne des leçons de principes aux amateurs, on y trouve des pistolets de qualité supérieure á simple et double detente.

De la place de la Matriz esquina du Cabil-do on voit l'enseigne

## AVIS.

Nous recommandons á l'humanité de nos compatriotes le nommé CARPI, qui a perdu les deux bras par suite d'un accident déplorable et qui, au lieu de se livrer á la mendicité, á mieux aime, quelque penible que soit ce travail, courir la ville et vendre des chandelles. Nous ne doutons nullement que tous les Français lui donnerons la preference pour leur consommation domestique.

## AVISO DEL DIRECTORIO DE ADUANA

Habiendose verificado el viernes 30 del pasado la Junta General á que convocó el Directorio para decidir la reunion á esta Sociedad, de los portadores de títulos procedentes de los varios ramos que contribuyeron á la compra de los derechos de Aduana de 1850; y habiendose resuelto de conformidad por todos los asistentes y los legitimamente representados, en número de ciento cuatro accionistas, sin mas oposicion que la de veintinueve individuos, que abandonaron la reunion antes de votarse el asunto para que fué convocada, se avisa á todos los interesados para que, al tenor de la Resolucion General que se reproduce á continuacion, se presenten con sus títulos desde el lunes 3 del presente en la Contaduría del Directorio, á hacerlos reconocer y anotar para los efectos consiguientes.

## RESOLUCION.

" Autorizase al Directorio para que previa " acquiescencia de todos los Contribuyentes á " la Compra de las Rentas de Aduana de 1850 " y 1851, ó de la parte de los mismos que quie- " ran presentarla, se les incorpore a la actual " Sociedad; en la que a la par de los accionis- " tas de la presente, se les considerará en per- " fecta igualdad de derechos, obligaciones y " privilegios, sin distincion de origen et los titu- " los por que vengan a ser miembros de ella. " Montevideo, Diciembre 1º de 1849.

## Gants et Cravattes.

Gants de chevreau de couleur pour hommes et pour dames; un riche assortiment de cravattes nouvelles et de parfumerie fine. En vente chez F. Martin, confiseur, rue du 25 Mai, n. 251, maison du consul italien.

Nous invitons les personnes qui desireraient se procurer le premier ouvrage en entier de la collection des SEPT PECHES CAPITAU, á adresser sans retard leurs demandes á l'imprimerie du journal, où il ne s'en trouve que très peu d'exemplaires.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente á l'imprimerie du Patriote.

Les Peches Capitaux.—L'Orgueil.

Les Peches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mystères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mystères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais.

EN FEUILLETONS.

Le fils de l'Empereur.

Les Mystères de Sainte Helene.

Le Sansonnet.

LA

## CONSTITUTION

DE LA

REPUBLIQUE FRANCAISE.

Promulguée par l'Assemblée Nationale le 12

novembre 1848.

Brochure in 32

Se vend au l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS rue Perez Castellanos n. 162.

## A vendre

Pour cause de départ.

Un magasin avec vitrage, marchandises et boissons, rue des 33, n° 41.

S'adresser audit magasin.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos, n° 162.